

chose comme ministre du nouveau gouvernement ou fils du nouveau roi ; cela me changera, et nous en ferons de belles ! A deux heures du matin, la nuit prochaine, je vous invite à la fête de ma cent quatre-vingt-huitième naissance. Il y aura des truffes !

Au milieu de l'acclamation qui suivit ces remarquables paroles, une décharge de mousqueterie éclata, tout près de là, sur la place du Palais-Royal.

On se leva en tumulte.

La décharge était suivie de coups de feu isolés.

— Aux barricades ! aux barricades ! cria-t-on de toutes parts.

— *Mordiou !* dit Chodruc-Duclos, voilà qui ne doit pas faire rire mon ancien ami intime, le prince de Polignac ! Eh donc !

LXV. — LE SOLEIL DE JUILLET.

Oh ! quand un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
Quand les cloches hurlaient, quand la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs....

Les poètes viennent après et chantent ainsi, les uns en vers magnifiques, comme Auguste Barbier ; les autres.....

Casimir Delavigne fit *la Parisienne*.

Mais Paris devient fou de joie quand on le chante, et n'y regarde pas de si près. Paris fit un succès à *la Parisienne*.

Le soleil de juillet acquit une célébrité de circonstance. Paris fut, certes, quinze grands jours tout entiers avant de se moquer du soleil de juillet, de *la Parisienne* et du parapluie du nouveau roi.

Il était là, le soleil de juillet, jouant au soupirail de la cave où M. Galapian et quelques autres écoutaient passer l'histoire.

Il dardait ses rayons matiniens sur la scène du meurtre. A la blonde lumière de ses caresses, des milliers de vaillants hommes s'entre tuaient sans beaucoup savoir pourquoi. Les uns criaient Vive le roi ! les autres criaient Vive la charte ! Et les fusils parlaient, et le canon tonnait, et « les cloches hurlaient, » comme dit la poésie...

Vers dix heures du matin, trois hommes descendaient la rue Saint-Jacques, où l'on se battait consciencieusement. L'un de ces hommes n'avait pour toute arme qu'un long bâton, les deux autres avaient le sabre à la main. Ils portaient des blouses par-dessus leur uniforme de hussard.

Ces deux derniers étaient notre ami Joli-Cœur et son compagnon, le second témoin du vicomte Paul. Ils essayaient de rejoindre leur caserne, située rue de Reuilly, au faubourg Saint-Antoine. Pour cela, il leur fallait traverser la ville révoltée.

L'homme au bâton ne disait point où il allait.

Chemin faisant, il parait quelques coups qui n'étaient point à son adresse et relevait les blessés.

A la tête du Petit Pont, il y avait une superbe barricade défendue par des étudiants et des ouvriers. Le professeur qui prêchait naguère sur une borne était rentré chez lui, pensant que les coups ne sont pas des raisonnements.

Il s'était promis à lui-même de revenir après la bataille.

Etudiants et ouvriers entourèrent nos trois hommes. Les blouses des hussards furent relevées.

— Conscrits, dit Joli-Cœur, on en pense peut être

plus long que vous ! On a chargé dans les temps au son de *la Marseillaise*, et le drapeau tricolore ça nous connaît conséquemment... Mais l'uniforme est l'uniforme, et il y a quelque chose qui s'appelle l'honneur du soldat... Laissez-nous passer ou cassez-nous la tête proprement... à votre choix, jeunesse !

Les rangs des insurgés s'ouvrirent, tandis que le chef, un « polytechnique, » leur disait :

— Allez, vieilles moustaches, vous serez des nôtres demain !

Cela ne manqua pas ; et voilà ce qui diminue l'admiration de bien des gens pour l'honneur militaire.

Joli-Cœur et son camarade franchirent le tas de pavés. L'homme au long bâton seul resta de ce côté de la barricade.

En ce moment, une troupe arrivait le long du quai Saint-Michel ; ceux qui la composaient avaient l'air de vrais bandits. C'étaient nos convives de la Maison des Juifs, dans la rue Pierre-Lescot.

Leur chef s'écria :

— Enfin, le voilà ! Qu'on le prenne et qu'on le fusille !

LXVI. — LE SUPPLICE.

Le geste du chef de bande désignait l'homme au long bâton, qui, de son côté, le regardait fixement. Ils semblaient se connaître. On eût dit que l'Homme était resté en dedans de la barricade tout exprès pour attendre le chef de bande.

Cependant, les ouvriers et les étudiants commandés par l'élève de l'Ecole polytechnique n'étaient pas gens à commettre ou à laisser commettre un assassinat. Les nouveaux venus ne payaient point de mine, quoique leur officier portât un vieil uniforme de colonel de cavalerie et qu'il fit sonner bien haut son nom : le comte de Savray. On allait le prier de passer au large, quand la barricade fut attaquée de front par la troupe de ligne et de flanc par un détachement de gendarmerie qui descendait du quai de la Tournelle. Il y eut un moment de rude confusion, pendant lequel le colonel comte de Savray et sa bande s'emparèrent de l'homme au bâton.

Celui-ci, du reste, n'opposa aucune résistance.

Il se laissa lier et emporter sur le quai Saint-Michel, qui était complètement désert.

Comme c'est l'histoire du Juif errant que nous racontons, et non point celle de la révolution de juillet, nous laisserons la barricade pour suivre Isaac Laquedem, ainsi tombé au pouvoir de ses plus cruels ennemis.

Le comte de Savray et ses myrmidons s'arrêtèrent au milieu du quai Saint-Michel, entre une barricade inutile, construite par des commençants trop zélés, et une voiture de laitier renversée. Ils étaient là comme dans une chambre. On ne pouvait les voir que des fenêtres et de l'autre bord de la rivière. Mais toutes les fenêtres étaient closes, et l'autre bord avait bien assez à s'occuper de ses propres affaires.

Aussitôt qu'on fut arrivé en cet endroit favorable, le comte de Savray déchargea un grand coup de son sabre sur la tête d'Isaac. Iscariote le terrassa en le traitant de Judas, et les trois lévites sacrilèges, Coré, Dathan, Abiron, le foulèrent aux pieds, pendant que le pharisien lui crachait au visage.

Hérodiade était là, portant le costume de Vésuvienne, qui fut vulgarisé dix-huit ans plus tard. Elle